

2017 - Ph. © Laure Chastant

JONONE

T. ANNA BROCHU - PH. © LAURE CHASTANT

SITUÉ AUX LILAS, EN RÉGION PARISIENNE, L'ATELIER DE JONONE REFLÈTE AUTANT L'ARTISTE, FOUGUEUX ET EXPRESSIF, QUE LA PERSONNE, MÉLANCOLIQUE EN REVANCHE PERPÉTUELLE SUR LA VIE. NÉ EN 1963 DANS LE QUARTIER NEW-YORKAIS DE HARLEM, JOHN PERELLO, DE SON VRAI NOM, CONSIDÈRE LES MÉTROS COMME UN MUSÉE MOUVANT DANS LA VILLE. AUJOURD'HUI, SONT TRAVAIL SUR TOILE EST RECONNU DANS LE MONDE ENTIER ET IL DONNE ENTRE QUATRE ET HUIT EXPOSITIONS PERSONNELLES PAR AN. IMPOSSIBLE DE PASSER À CÔTÉ DE L'ANTRE D'UN PEINTRE AUSSI PROLIFIQUE.

SITUÉ AUX LILAS, EN RÉGION PARISIENNE, L'ATELIER DE JONONE REFLÈTE AUTANT L'ARTISTE, FOUGUEUX ET EXPRESSIF, QUE LA PERSONNE, MÉLANCOLIQUE EN REVANCHE PERPÉTUELLE SUR LA VIE. NÉ EN 1963 DANS LE QUARTIER NEW-YORKAIS DE HARLEM, JOHN PERELLO, DE SON VRAI NOM, CONSIDÈRE LES MÉTROS COMME UN MUSÉE MOUVANT DANS LA VILLE. AUJOURD'HUI, SONT TRAVAIL SUR TOILE EST RECONNU DANS LE MONDE ENTIER ET IL DONNE ENTRE QUATRE ET HUIT EXPOSITIONS PERSONNELLES PAR AN. IMPOSSIBLE DE PASSER À CÔTÉ DE L'ANTRE D'UN PEINTRE AUSSI PROLIFIQUE.



2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant

« Entrer dans l'atelier d'un artiste, c'est un privilège ». Par ces quelques mots, JonOne prévient. Passer la porte de cette pièce d'une trentaine de mètres carrés, c'est accéder à son monde intérieur. C'est aller au-delà de la frontière de la toile pour en aborder la genèse et percevoir les émotions du peintre qui joue, ici, sans fard.

"Mon atelier, cette église"

C'est au premier étage d'un immeuble récent, à quelques stations de métro de la capitale. Le pallier dessert autant des logements que des locaux d'activités, parmi lesquels l'atelier de Jon et le petit bureau de Fleur Cozic, son assistante personnelle. Sur le sol du couloir, des traces de peinture colorée annoncent le seuil d'un laboratoire bouillonnant de création. Nous entrons. *« Refermez bien la porte »*, nous lance JonOne, soucieux de préserver son intimité. Habitant à Paris depuis maintenant 30 ans, l'enfant du Bronx s'exprime dans un français dont les accents mélangés rappellent à la fois ses attaches américaines et l'origine dominicaine de sa famille.

À première vue, l'espace est étroit. Du matériel est entassé contre les murs de l'entrée, près de l'évier dans lequel l'artiste vient régulièrement laver ses outils et mettre de l'eau dans ses pots. Nous sommes à peine entrés qu'il étale, à l'aide d'un large pinceau plat, une seconde couche de bleu gris sur deux toiles accrochées au mur. Son geste, grossier mais sûr, rappelle que ces tableaux n'en sont encore qu'à leur commencement. De nombreuses autres touches de couleurs viendront remplir les blancs et couvrir le fond. *« Parfois, je commence par l'intérieur et parfois, par l'extérieur, comme ici, nous dit-il. Mon processus n'est jamais le même d'une œuvre à l'autre, puisque je le défini en fonction du résultat que j'envisage. »*

Rapidement, il repose son pinceau dans le pot et retourne à l'évier. Nous sommes dans le passage et sous ses airs de grand rêveur, l'homme est un nerveux. *« Pardon, tu peux te pousser ? »* Invités dans son antre, impossible de ne pas respecter l'autorité du maître. Les toiles se trouvant ici littéralement du sol au plafond, nous serons condamnés à bouger sur quelques mètres de lino libre en fonction de ses va-et-vient. Depuis le centre de la pièce, JonOne se lève et se dirige énergiquement, comme piqué par un insecte, vers une barre de traction installée dans l'entrée. Sous nos yeux ébahis, il se hisse cinq fois en clamant son effort. Il est comme ça, Jon. En se lâchant sur le sol, il étire ses bras et sort dans un sourire : *« Ça remplace les drugs ! »* Hyperactif, l'artiste ? Peut-être. En tout cas on comprend, à le voir mettre des genouillères pour aller peindre parterre, que son métier physique nécessite de détendre ses muscles régulièrement. Arrachant des mètres de papier craft, il dévoile alors une vingtaine de tableaux cachés sur le sol. Leurs couleurs sont éblouissantes et achèvent de donner le tournis. Désormais, plus aucun centimètre de l'atelier n'est vide de peinture. Aux rares endroits où rien n'est accroché ou entreposé, des dégoulinures chatoyantes prennent le relais dans une littérale horreur du vide.

Enfin calme, l'enfant terrible déambule lentement sur ses toiles pour y ajouter de nouvelles touches. Il s'assied. *« Les mots que j'écris se fondent les uns avec les autres pour former une sorte de transe. Mon art, ce n'est pas la simple calligraphie, ce sont ces gestes qui se répètent à l'infini pour devenir une œuvre d'art. »* Une fois qu'il se met à peindre, Jon semble apaisé. *« Je suis quelqu'un d'assez déprimé, avoue-t-il. Les seuls moments où je suis heureux, c'est ici. »* Et on le croit. Une atmosphère chaleureuse se dégage de l'endroit : des peintures colorées, remplies d'émotions, une musique douce en fond sonore et quelques grigris posés près de la fenêtre. Deux statuettes de la Vierge, une petite tête de mort mexicaine, une photo de son père, des bougies. C'est un peu son repère intime. Et ici, Jon n'en est que plus vrai.



2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant

« Entrer dans l'atelier d'un artiste, c'est un privilège ». Par ces quelques mots, JonOne prévient. Passer la porte de cette pièce d'une trentaine de mètres carrés, c'est accéder à son monde intérieur. C'est aller au-delà de la frontière de la toile pour en aborder la genèse et percevoir les émotions du peintre qui joue, ici, sans fard.

C'est au premier étage d'un immeuble récent, à quelques stations de métro de la capitale. Le pallier dessert autant des logements que des locaux d'activités, parmi lesquels l'atelier de Jon et le petit bureau de Fleur Cozic, son assistante personnelle. Sur le sol du couloir, des traces de peinture colorée annoncent le seuil d'un laboratoire bouillonnant de création. Nous entrons. *« Refermez bien la porte »*, nous lance JonOne, soucieux de préserver son intimité. Habitant à Paris depuis maintenant 30 ans, l'enfant du Bronx s'exprime dans un français dont les accents mélangés rappellent à la fois ses attaches américaines et l'origine dominicaine de sa famille.

"Mon atelier, cette église"

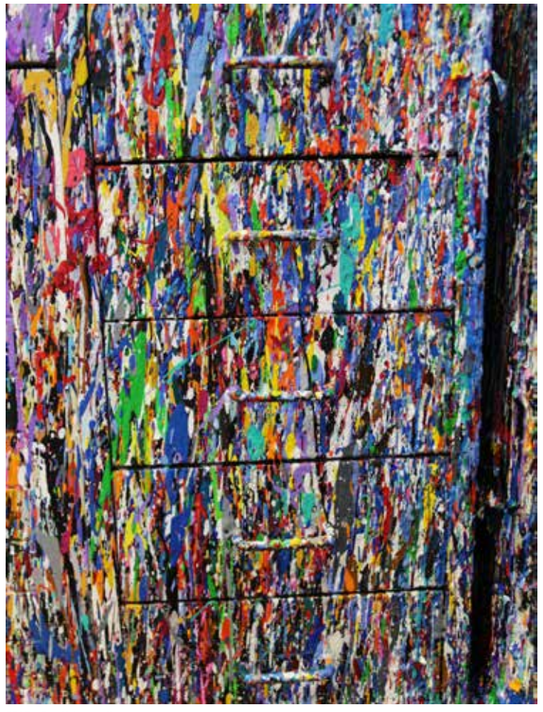
À première vue, l'espace est étroit. Du matériel est entassé contre les murs de l'entrée, près de l'évier dans lequel l'artiste vient régulièrement laver ses outils et mettre de l'eau dans ses pots. Nous sommes à peine entrés qu'il étale, à l'aide d'un large pinceau plat, une seconde couche de bleu gris sur deux toiles accrochées au mur. Son geste, grossier mais sûr, rappelle que ces tableaux n'en sont encore qu'à leur commencement. De nombreuses autres touches de couleurs viendront remplir les blancs et couvrir le fond. *« Parfois, je commence par l'intérieur et parfois, par l'extérieur, comme ici, nous dit-il. Mon processus n'est jamais le même d'une œuvre à l'autre, puisque je le défini en fonction du résultat que j'envisage. »*

Rapidement, il repose son pinceau dans le pot et retourne à l'évier. Nous sommes dans le passage et sous ses airs de grand rêveur, l'homme est un nerveux. *« Pardon, tu peux te pousser ? »* Invités dans son antre, impossible de ne pas respecter l'autorité du maître. Les toiles se trouvant ici littéralement du sol au plafond, nous serons condamnés à bouger sur quelques mètres de lino libre en fonction de ses va-et-vient. Depuis le centre de la pièce, JonOne se lève et se dirige énergiquement, comme piqué par un insecte, vers une barre de traction installée dans l'entrée. Sous nos yeux ébahis, il se hisse cinq fois en clamant son effort. Il est comme ça, Jon. En se lâchant sur le sol, il étire ses bras et sort dans un sourire : *« Ça remplace les drugs ! »* Hyperactif, l'artiste ? Peut-être. En tout cas on comprend, à le voir mettre des genouillères pour aller peindre parterre, que son métier physique nécessite de détendre ses muscles régulièrement. Arrachant des mètres de papier craft, il dévoile alors une vingtaine de tableaux cachés sur le sol. Leurs couleurs sont éblouissantes et achèvent de donner le tournis. Désormais, plus aucun centimètre de l'atelier n'est vide de peinture. Aux rares endroits où rien n'est accroché ou entreposé, des dégoulinures chatoyantes prennent le relais dans une littérale horreur du vide.

Enfin calme, l'enfant terrible déambule lentement sur ses toiles pour y ajouter de nouvelles touches. Il s'assied. *« Les mots que j'écris se fondent les uns avec les autres pour former une sorte de transe. Mon art, ce n'est pas la simple calligraphie, ce sont ces gestes qui se répètent à l'infini pour devenir une œuvre d'art. »* Une fois qu'il se met à peindre, Jon semble apaisé. *« Je suis quelqu'un d'assez déprimé, avoue-t-il. Les seuls moments où je suis heureux, c'est ici. »* Et on le croit. Une atmosphère chaleureuse se dégage de l'endroit : des peintures colorées, remplies d'émotions, une musique douce en fond sonore et quelques grigris posés près de la fenêtre. Deux statuettes de la Vierge, une petite tête de mort mexicaine, une photo de son père, des bougies. C'est un peu son repère intime. Et ici, Jon n'en est que plus vrai.

« *Un atelier c'est un lieu très spécial, c'est presque une église* » , déclare-t-il avec une voix douce. Le fait que tu puisses venir ici, c'est un privilège. Quand j'étais jeune à New York, tu ne peux pas imaginer comme c'était difficile d'entrer dans les studios des artistes que j'appréciais. Parce que moi, je n'ai pas fait d'école d'art, j'ai tout appris dans là-bas. » Venant d'un quartier désœuvré, Jon s'est intéressé au travail en studio en même temps qu'il commençait à peindre sur les métros. Rêvant aux ateliers de Giacommetti, de Picasso, ou à Matisse qui peignait dans son lit, il n'a eu de cesse de considérer cet endroit comme un lieu raffiné où l'artiste peut parler librement de passions, d'inspirations, de livres. Rien à voir avec la brutalité de la rue, où l'esprit de groupe prévaut sur toutes les croyances personnelles.
« *J'étais une racaille à l'époque* », affirme-t-il sans avoir peur des mots. Quand il rencontre pour la première fois un groupe de jeunes parisiens parmi lesquels le graffeur Bando, Kool Shen des NTM et un certain Vincent Cassel alors au sortir de l'adolescence, la vie ne lui fait pas de cadeau à New York. « *Dans mon quartier, il n'y avait ni boulot, ni opportunité, ni héritage. Ah ! L'héritage…* », fait-il dans un sourire amer en baissant sa tête pour pour peindre un « *JonOne* » bleu lavande. Conscient que son art du freestyle ne correspondait ni aux codes des galeries américaines, ni à ceux du graffiti pur, le petit Perello décide de suivre ses amis en France. Depuis 1987, il n'a plus quitté Paris. Malgré les galères, il a trouvé ici une forme de liberté artistique. Quand il raconte que ceux dont les parents les aident partent avec cinq points dans la vie alors que lui, il est né à « *moins dix* », on comprend bien mieux la suite des choses.
À 53 ans, JonOne occupe aujourd'hui le premier atelier dont il a pu payer le loyer. « *Son* » atelier depuis huit années. Quand certains rêvent d'une voiture ou d'une jolie maison, d'autres aspirent à une pièce pour peindre au calme. Il a dû enchaîner les squats parisiens tels la Forge ou l'Hôpital éphémère. Accepter de travailler en tension dans un froid qui parfois gelait ses pinceaux, avec d'autres qui dorment dans la pièce à côté ou font des choses absurdes sous son nez. Quand on y réfléchit, l'ascension fulgurante de l'artiste s'est produite à partir de 2010. Doit-on y voir une corrélation avec un quotidien plus stable lui permettant une création moins limitée ?

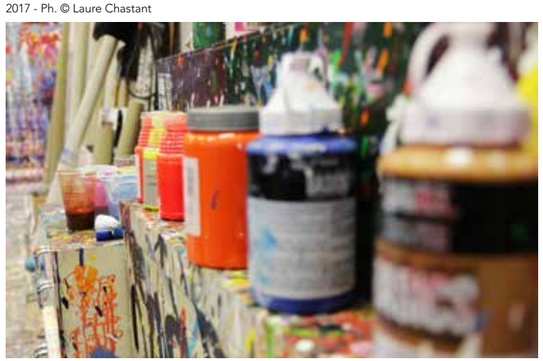
« *Un atelier c'est un lieu très spécial, c'est presque une église, déclare-t-il avec une voix douce. Le fait que tu puisses venir ici, c'est un privilège. Quand j'étais jeune à New York, tu ne peux pas imaginer comme c'était difficile d'entrer dans les studios des artistes que j'appréciais. Parce que moi, je n'ai pas fait d'école d'art, j'ai tout appris dans là-bas. » Venant d'un quartier désœuvré, Jon s'est intéressé au travail en studio en même temps qu'il commençait à peindre sur les métros. Rêvant aux ateliers de Giacommetti, de Picasso, ou à Matisse qui peignait dans son lit, il n'a eu de cesse de considérer cet endroit comme un lieu raffiné où l'artiste peut parler librement de passions, d'inspirations, de livres. Rien à voir avec la brutalité de la rue, où l'esprit de groupe prévaut sur toutes les croyances personnelles.*
« J'étais une racaille à l'époque », affirme-t-il sans avoir peur des mots. Quand il rencontre pour la première fois un groupe de jeunes parisiens parmi lesquels le graffeur Bando, Kool Shen des NTM et un certain Vincent Cassel alors au sortir de l'adolescence, la vie ne lui fait pas de cadeau à New York. « Dans mon quartier, il n'y avait ni boulot, ni opportunité, ni héritage. Ah ! L'héritage… », fait-il dans un sourire amer en baissant sa tête pour pour peindre un « JonOne » bleu lavande. Conscient que son art du freestyle ne correspondait ni aux codes des galeries américaines, ni à ceux du graffiti pur, le petit Perello décide de suivre ses amis en France. Depuis 1987, il n'a plus quitté Paris. Malgré les galères, il a trouvé ici une forme de liberté artistique. Quand il raconte que ceux dont les parents les aident partent avec cinq points dans la vie alors que lui, il est né à « moins dix », on comprend bien mieux la suite des choses.
À 53 ans, JonOne occupe aujourd'hui le premier atelier dont il a pu payer le loyer. « Son » atelier depuis huit années. Quand certains rêvent d'une voiture ou d'une jolie maison, d'autres aspirent à une pièce pour peindre au calme. Il a dû enchaîner les squats parisiens tels la Forge ou l'Hôpital éphémère. Accepter de travailler en tension dans un froid qui parfois gelait ses pinceaux, avec d'autres qui dorment dans la pièce à côté ou font des choses absurdes sous son nez. Quand on y réfléchit, l'ascension fulgurante de l'artiste s'est produite à partir de 2010. Doit-on y voir une corrélation avec un quotidien plus stable lui permettant une création moins limitée ?



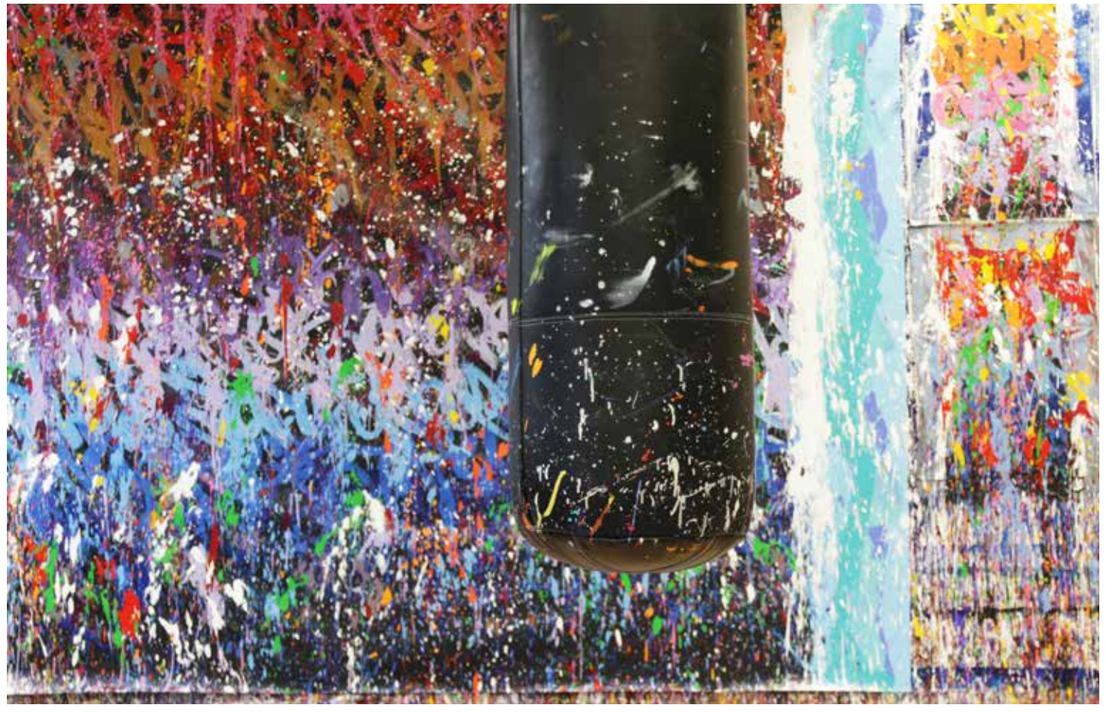
2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant



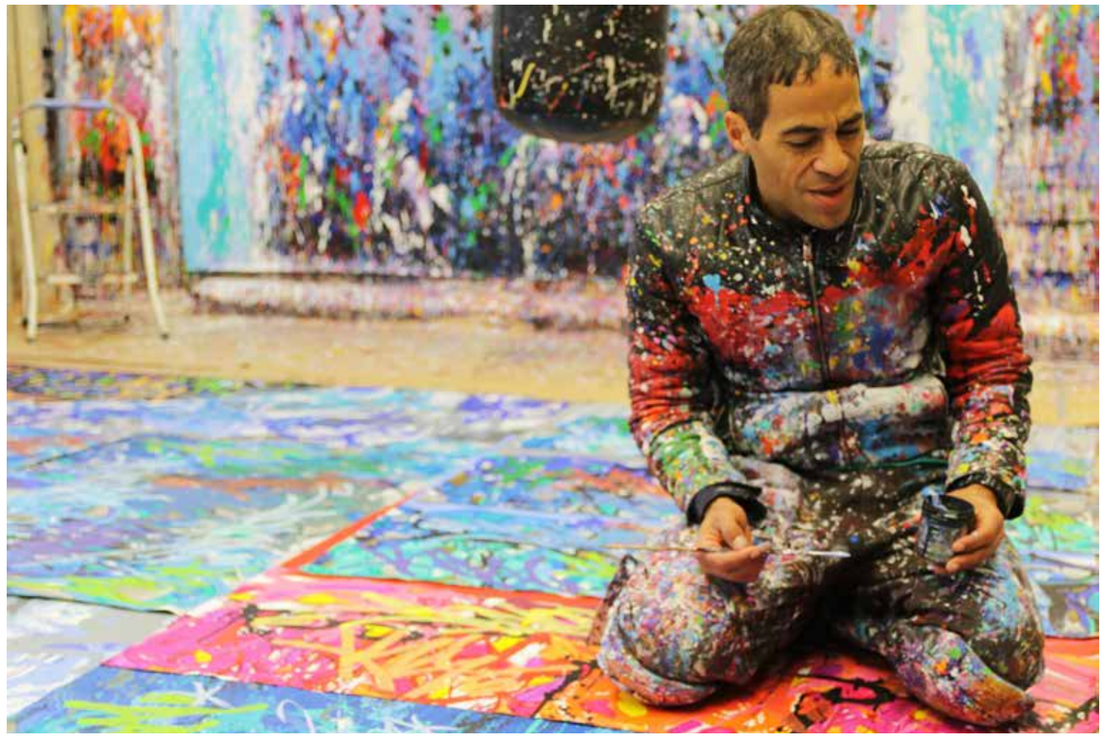
2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant



2017 - Ph. © Laure Chastant

JonOne est concentré. D'une façon presque mécanique, il remplit ses toiles au sol une à une avec un geste impressionnant de technique. Marcher dessus ne semble pas être un problème : ses sneakers ont l'air de n'avoir vécu que dans l'atelier. Moucheté de peinture de la tête aux pieds en passant par le perfecto, l'artiste au regard si doux a quelque chose d'un enfant qu'on aurait laissé seul avec sa gouache et ses dessins. Mais les parents ne sont pas rentrés. « Cet endroit est fait pour les artistes angoissés, solitaires. Tout le monde ne peut pas travailler en studio. » Aux Lilas, il ne compte pas ses heures. Il ne se sent pas au bureau. « *Moi, je suis comme un prêtre dont le monde s'arrête à quelques kilomètres autour de mon église.* » Tout le ramène à sa chapelle. JonOne le sait, l'espace de liberté dont il a tant besoin peut parfois s'avérer pesant, enfermant. Car quand il ne peint pas, il travaille encore en allant s'abreuver de spectacles de danse et d'expositions. « *Quand certains bossent 35 heures par semaine pour avoir un salaire fixe, des congés payés, une retraite et un prêt bancaire, l'artiste doit accepter de trimer au moins 70 heures pour rien de tout ça.* » Un choix ? Probablement pas. Peindre est un besoin, JonOne s'en accommode.

EN MAI, L'ARTISTE POSERA SES CHÂSSIS À PHNOM PENH, AU CAMBODGE, POUR UNE EXPOSITION COLLECTIVE CO-ORGANISÉ PAR THE PLANTATION ET LA KOLLY GALLERY DE ZÜRICH. EN JUIN, IL EXPOSERA À PARIS À LA GALERIE MARCEL STROUK ET À PARTIR DU MOIS DE NOVEMBRE, IL ORGANISERA DEUX SOLO SHOWS SIMULTANÉS À LA FONDATION RHUM CLÉMENT EN MARTINIQUE ET À JARDIN ROUGE AU MAROC… UNE CARRIÈRE INTERNATIONALE POUR LE PLUS GRAND BONHEUR DE TOUS ! ▮

JonOne est concentré. D'une façon presque mécanique, il remplit ses toiles au sol une à une avec un geste impressionnant de technique. Marcher dessus ne semble pas être un problème : ses sneakers ont l'air de n'avoir vécu que dans l'atelier. Moucheté de peinture de la tête aux pieds en passant par le perfecto, l'artiste au regard si doux a quelque chose d'un enfant qu'on aurait laissé seul avec sa gouache et ses dessins. Mais les parents ne sont pas rentrés. « Cet endroit est fait pour les artistes angoissés, solitaires. Tout le monde ne peut pas travailler en studio. » Aux Lilas, il ne compte pas ses heures. Il ne se sent pas au bureau. « Moi, je suis comme un prêtre dont le monde s'arrête à quelques kilomètres autour de mon église. »Tout le ramène à sa chapelle. JonOne le sait, l'espace de liberté dont il a tant besoin peut parfois s'avérer pesant, enfermant. Car quand il ne peint pas, il travaille encore en allant s'abreuver de spectacles de danse et d'expositions. « Quand certains bossent 35 heures par semaine pour avoir un salaire fixe, des congés payés, une retraite et un prêt bancaire, l'artiste doit accepter de trimer au moins 70 heures pour rien de tout ça. » Un choix ? Probablement pas. Peindre est un besoin, JonOne s'en accommode.

EN MAI, L'ARTISTE POSERA SES CHÂSSIS À PHNOM PENH, AU CAMBODGE, POUR UNE EXPOSITION COLLECTIVE CO-ORGANISÉ PAR THE PLANTATION ET LA KOLLY GALLERY DE ZÜRICH. EN JUIN, IL EXPOSERA À PARIS À LA GALERIE MARCEL STROUK ET À PARTIR DU MOIS DE NOVEMBRE, IL ORGANISERA DEUX SOLO SHOWS SIMULTANÉS À LA FONDATION RHUM CLÉMENT EN MARTINIQUE ET À JARDIN ROUGE AU MAROC… UNE CARRIÈRE INTERNATIONALE POUR LE PLUS GRAND BONHEUR DE TOUS ! ▮